

La connivence et son lexique. idiosyncrasies linguistiques, stéréotypes et spécificités culturelles

BERNARD DARBORD

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE

EA369 ETUDES ROMANES

bdarbord@parisnanterre.fr

Entrer en connivence avec l'autre.

1. Le *Dictionnaire Général de la Langue Française* de Hatzfeld et Darmesteter (Hatzfeld, Darmesteter, 1888) souligne dans sa définition l'étymologie du mot *connivence*: le *connivent* est celui qui 'ferme les yeux' sur une faute. Le sens est primitivement kinésique. Du reste, le détail n'est pas anodin : il place notre sujet dans l'optique de la situation de communication. La connivence pourra donc être mise à jour par des mots, en particulier par l'écart linguistique ou diaphasique¹, mais aussi par le geste ou par l'attitude du sujet parlant. Revenons à notre dictionnaire. En histoire naturelle, en parlant de certains tissus membraneux, *connivent* veut dire 'replié contre'. Hatzfeld et Darmesteter rapportent également le verbe *conniver*, du latin CONNIVERE, porteur du sens de 'se fermer', en parlant des yeux. 'Prêter, en fermant les yeux, une sorte de complicité morale (à la faute de quelqu'un)' : « Puisqu'ils connivaient à de tels crimes » (Bossuet). Conniver, c'est acquiescer, faire un geste marquant un certain degré d'assentiment ou d'adhésion. Ce geste varie selon les peuples.
2. On ne cesse de rencontrer ce mouvement métonymique du geste et de son contenu : *conniver*, c'est le geste qui signifie l'accord ; *acquiescer*, à l'inverse, c'est l'accord ('se reposer sur', 'avoir confiance en') qui signifie le mouvement de la tête, le geste.
3. Le dictionnaire Gaffiot (Gaffiot, 1934) définit les formes CONIVEO, NIVI ou NIXI, ERE, ainsi que CONIVENTIA ('indulgence, connivence'). Il

1 Le locuteur, parfois, recourt à un autre registre pour exclure un auditeur présent. L'argot a été créé pour cela.

renvoie également à NICTARE ('cligner, clignoter, faire signe des yeux') et à NICTUS, US, 'signe fait avec les yeux'. CONIVEO signifie 's'incliner ensemble', 'se fermer' (en parlant des yeux). Le verbe s'emploie au sens figuré, au sens de 'laisser faire avec indulgence' : *consulibus, si non adiuvantibus, at coniventibus certe* (Cicéron), 'les consuls, sinon donnant leur aide, du moins fermant les yeux'.

4. Consultons maintenant Ernout et Meillet (Ernout et Meillet, 1985) : CONIVEO, plutôt que CONNIVEO qui n'apparaît que plus tard : 'Fermer, se fermer, fermer les paupières, fermer les yeux sur, être indulgent pour, être d'accord'. Même si le mot n'a pas la même fréquence en français et en espagnol, le dictionnaire de Corominas et Pascual vaut d'être consulté : à l'entrée *connivente*, il relève le rapport entre CONIVERE et NICTARE. Du verbe NICTARE dérive *nictitante*, employé en zoologie et présent dans le DRAE. *Conivencia* apparaît dans un document de 1710. *Autoridades* qualifie le mot de « purement latin ».
5. Le *corpus del español* de Mark Davies rapporte d'autres énoncés du XVI^e siècle. Ces énoncés réunissent souvent sous la forme d'un doublet les mots *connivencia* et *tolerancia* qui partagent tous les deux un trait commun de transgression de l'interdit : *tolerar* « vale también dissimular, o permitir algunas cosas , que no son lícitas, sin castigo del delincuente » (*Autoridades*).
6. Sémantiquement, le connivent est donc à rapprocher du *complice*, vocable plus encore nettement péjoratif. Le bas-latin COMPLEX, 'uni, associé', désignait chez les auteurs latins celui qui s'associait à quelqu'un pour commettre un méfait. Le mot dérive du supin de COMPLECTI, 'enlacer étroitement'. PLECTERE 'entrelacer' a donné un intensif PLECTARE, puis PLICARE pour donner *plier* en français et aussi *llegar* en espagnol (Rey, 1992).
7. PLECTO, -IS, PLEXI, PLEXUM, PLECTERE, 'tresser, entrelacer, enlacer'. Être perplexe, c'est avoir l'esprit comme noué. Le verbe est rare du fait de l'homonymie avec PLECTERE 'frapper, punir' (Ernout et Meillet, 1985). AMPLECTOR et COMPLECTOR (déponents, les formes actives existent) signifient 'embrasser, contenir, comprendre'. L'intensif de même racine a perdu le -t- suffixal : APPLICO, COMPLICO, EXPLICO, IMPLICO, DEPLICO.

8. Le connivent est donc le complice : tous les deux ourdissent un propos à l'insu d'une tierce personne. Ils signent ainsi en secret (Darbord et Delage, 2013 ; 7-12) un pacte stratégique, par le biais du langage. Le pacte est une forme de connivence. Le mot vient du latin PACTUM, lui-même dérivé de PAX.
9. Si nous poursuivons notre recherche de parasynonymes, *conspirer* mérite l'attention. A l'inverse de ce que disent Ernout et Meillet, qui repèrent uniquement le sens moral, CONSPIRARE (CUM + SPIRARE) > *conspirer* a signifié 'être d'accord', 's'accorder' ('souffler, ou plutôt avoir une inspiration ensemble, avoir une inspiration commune'). La racine renvoie à SPIRITU. Aujourd'hui, à la différence de l'inspirateur, le conspirateur est un individu à éviter. Il en est de même du comploter, qui, de connivence avec d'autres, ourdit et machine quelque attentat. *Complot* est d'origine incertaine. Alain Rey rapporte cependant l'hypothèse séduisante de Pierre Guiraud : *complot* dériverait de pelote et signifierait la mise ensemble de petits bouts de corde en les serrant. De cet assemblage douteux vient l'idée actuelle de complot. Le mot a d'abord désigné une foule compacte, avant de signifier une conjuration. Cette affaire de pelote est largement entrée dans la phraséologie : on parlera facilement de dénouer les ficelles d'un complot.
10. Ernout et Meillet, par ailleurs, relèvent que CUM, à côté de la mise ensemble, suggère un contenu aspectuel de perfectivité, indiquant que le procès arrive à son terme : FACIO 'je fais', CONFICIO ; 'j'achève'. Ce contenu peut sans doute être repéré dans CONIVEO.
11. Connivence, complicité, conspiration, complot, conjuration : dans tous les cas apparaît le signifié de CUM, qui suggère la réunion de plusieurs individus, face à l'adversaire. On retrouve ce préfixe dans un mot lui aussi parasynonyme : *confident* et *confidence* (idée de confiance réciproque) sont à rapprocher de *connivent* et *connivence*. La *confidence* nous rapproche ici de la notion de secret, très proche sémantiquement de ce champ lexical. Le *secret* (SECERNO, SECRETUM) dit le 'trésor caché', pur de tout mélange, d'où le terme médiéval de *poridad* (dérivé de PURUS, PURITAS). Le confident est souvent le secrétaire d'une vérité partagée.
12. Un secret est gardé par une clé, un code, *una clave*. Un autre dérivé de CUM a donné l'espagnol *conchabarse* (ou *aconchabarse*), au sens familier de 'unirse dos o más personas para algún fin ilícito' (RAE). L'intérêt

du vocable est qu'il a suivi le traitement phonétique connu –M/KL/PL/FL > [-nê] sur le modèle de INFLARE > *hinchar*, IMPLERE > *henchir*, d'où CUM-CLAVARE > *conchabar*.

13. En portugais existent les termes de *conivente* et *conivência*. A côté, existe *conluio*, de COLLUDIUM², 'recreação entre diversas pessoas, com sentido de conspiração já em Amiano Marcelino' (Nascentes, 1932). Nascentes rapproche le mot d'un espagnol *conloyar*. Plus exactement *conloar* (< CUM + LAUDARE), 'alabar o loar en compañía de otros' (*Autoridades*).
14. De toute façon, après ce parcours étymologique, il nous faut réfléchir sur les implications linguistiques de cette complicité essentielle entre locuteur et allocutaire, à l'insu d'une tierce personne.

La compétence partagée.

15. Une première condition de la communication entre deux personnes est la compétence partagée. Il y a une connivence nécessaire entre deux usagers d'une même langue, surtout en présence d'un troisième locuteur qui ne comprend pas cette langue. Si les trois individus parlent la même langue, l'emploi du jargon, de l'argot, permet la confidentialité de deux d'entre eux. Nous employons des mots que l'autre ne comprend pas. D'une manière générale, l'argot est précisément un sociolecte destiné à se donner un espace de complicité, à l'abri des oreilles étrangères. Il est obtenu par la variance diaphasique (on choisit le vocable le plus familier), diatopique (on choisit ailleurs, dans le parler des autres), diachronique (on peut réactiver de vieux mots, comme la *thune* ou la *maille*), métonymique (on remplace un mot par un autre vocable qui lui est proche), métaphorique (on remplace un vocable par substitution sémantique). Le mécanisme s'apparente à ce que Bernard Pottier a nommé la polynomie et à la péronymie (Pottier, 2000). Au lieu d'exprimer un propos banal, accepté de tous, le locuteur s'écarte, appelant à une relation de connivence avec son allocutaire. Si l'on veut pénétrer une culture étrangère, il faut en connaître les secrets. C'est au fond la finalité de cette réflexion.

2 COLLUDIUM, CUM + LUDERE > COLLUDERE, 'jeu entre plusieurs'. Gaffiot donne pour deuxième sens de COLLUDERE : colluder, s'entendre frauduleusement avec. D'où le substantif *collusion*.

L'ÉCHONYME

16. Bernard Pottier a largement décrit le mécanisme de l'échonymie indispensable à l'analyse de la plupart des titres de journaux, indispensable à la saisie du sens des conversations. La compréhension d'un énoncé ne peut se faire sans la connaissance commune d'un énoncé préexistant, dont le nouvel énoncé est une transformation. Le mécanisme est à intégrer dans le phénomène plus large de la polynomie : le locuteur ne cesse de choisir entre plusieurs vocables, plusieurs graphies, plusieurs prononciations, plusieurs syntaxes. Le choix de la lexie part de l'orthonymie. Le mot orthonymique (pièce de monnaie, chat, voiture) est celui du consensus, de la paix universelle, de l'accord entre tous. Si j'introduis une connivence entre mon allocutaire et moi-même, je convoque des parasynonymes, par la voie de la métonymie, de la métaphore, du péronyme (la périphrase). La présence d'un échonyme est à la base de l'ellipse à laquelle recourent deux interlocuteurs connivents.
17. Bernard Pottier exploite là aussi sa figure conceptuelle fondamentale du trimorphe pour distinguer métaphore, orthonymie et métonymie : la métaphore rapproche, de façon prospective, un mot et un autre qui partagent des traits sémantiques communs. « Elle court comme une gazelle ». Courir et gazelle sont des collocataires familiers dans nombre d'énoncés. L'orthonyme représente le point de contigüité parfait : je désigne cet objet par le mot le plus banal et partagé par tous. La métonymie est systématiquement anaphorique : je choisis le trait le plus saillant de l'objet pour le désigner tout entier. Une étrangleuse, pour une cravate. L'argot est friand de métonymie, car la désignation métonymique consiste à retenir le trait le plus drôle d'un personnage ou d'une réalité. En bref, un trimorphe, fait de trois moments successifs : convergence (métaphore), coïncidence (orthonymie), extraction (métonymie). Par la métaphore, je rapproche, par l'orthonyme je ne fais rien. C'est à peine si je réfléchis. Par la métonymie, je sépare un trait sémantique que je privilégie.
18. Un paradigme d'une autre dimension est fondé sur l'extension du vocable : un caniche, un chien, un animal. Le chien est l'ortholexe du paradigme. Le terme le plus consensuel. L'hyperonyme témoigne d'une volonté de caractériser par un trait fondamental (cela nous rapproche de la métonymie). L'hyponyme peut permettre une connivence entre gens savants, ce qui nous rapproche du sujet du jour et nous éloigne de la simple métony-

mie. Employer le vocable le plus précis, le moins extensif, est le privilège des gens cultivés, adeptes de la connivence. La connivence, c'est le refus de l' « ortho- ». L'ortho-énoncé (Pottier, 2000 ; 118), c'est le oui qu'on dit le jour de son mariage. L'ortho-texte, c'est le Coran, dans sa version orthodoxe, la Vulgate, la Constitution d'un pays, la Déclaration des droits de l'homme. Métaphore et métonymie, au contraire, sont du domaine de la connivence.

19. Connivence entre le voir et le savoir des deux interlocuteurs : Paris est métonymique quand il désigne la politique de la France. Bien des anthroponymes sont de nature métonymique : Le Breton, Lenoir, Lebrun. La bouche de métro, la bretelle de l'autoroute, l'oreille du gouvernement sont des métaphores institutionnelles, partagées par tous. Beaucoup de formules sont au contraire argotiques, car réservées à deux complices : le bavard, pour l'avocat (métonymie), la limace, pour la chemise (métaphore).
20. Le péronyme (qui inclut la périphrase) est l'énoncé variant, qui se substitue à un autre et lui est sémantiquement équivalent, à l'image des 99 façons d'évoquer l'autobus S, dans les *Exercices de style* de Raymond Queneau. Un concept peut être exprimé par un nombre indéterminé d'énoncés parasynonymiques. Le discours inattendu est nécessairement trompeur et facétieux. Il s'adresse à des oreilles complices et confidentes. On retrouve ce procédé dans le mixonyme (Pottier, 2000 ; 122), figure conduisant à mélanger deux signifiants à partir d'une association de signifiés : le noctambus est un bus circulant pour les noctambules.
21. Si l'énoncé transforme et transgresse un autre énoncé mémorisé, partagé entre deux connivents, on a ce que Bernard Pottier nomme l'échonyme, « calque innovateur fondé sur une séquence mémorisée, et socialisée pour être comprise par le récepteur » (Pottier, 2000 ; 121) : « Pour une poignée d'euros » fait penser à un film de Sergio Leone. « Aux urnes, citoyens », fait penser à *La Marseillaise*. « Informer tue », fait penser aux encadrés présents sur les paquets de cigarettes. L'échonyme est fondé sur une culture commune, plus ou moins large, fondée sur la lecture de la presse, sur la culture générale, sur la parémiologie (formes figées et proverbes). Exemple : « une hirondelle a fait le printemps ». Il suffit de s'absenter quelque temps d'un pays pour ne plus comprendre bien des titres de journaux, souvent fondés sur la complicité, la connivence entre le journaliste et ses lecteurs, et sur la connaissance de quelques données récentes

qui agissent comme des stéréotypes, partagés par les individus d'une société donnée, à un moment donné.

STÉRÉOTYPE ET CONNIVENCE. LA QUESTION DE LA DOXA ET DU PARADOXE

22. Un stéréotype (Anscombe, 1996, Leeman, 2008) est une idée connue de tous, partagée par tous, dans une société donnée. Elle est communément admise, sans que sa validité soit démontrée. L'idée qu'il ne faut pas se fier aux apparences est le stéréotype à la base du proverbe « l'hirondelle ne fait pas le printemps ». L'idée que la rumeur a toujours une part de vrai produit le terrible proverbe « il n'y a pas de fumée sans feu ». Ce proverbe invite à avoir foi dans toutes les rumeurs. Un stéréotype est souvent le reflet de la *doxa*. Or, de nombreux proverbes sont paradoxaux et invitent ainsi à la connivence entre le JE et le TU, opposés tous les deux à la *doxa*, au qu'en dira-t-on. Au fond, le paradoxe est à rapprocher de notre schéma de départ, où un propos s'adresse à un allocataire connivent, en s'écartant de la *doxa*, personnifiée par le IL, témoin ou non de l'acte de langage (Palma, 2007).

23. La question de la connivence renvoie à une autre notion que Jean-Claude Anscombe a nommée la polyphonie. Le locuteur qui exprime un proverbe n'en est pas le véritable énonciateur. L'énonciateur lui est connivent. Il fait plus que fermer les yeux sur le locuteur. Il l'appuie de son savoir. Cela dit, Silvia Palma, dans son récent ouvrage, a proposé une typologie distinguant deux types de proverbes : les uns ne servant qu'à appuyer la *doxa*, les autres établis sur un contre-exemple non stéréotypique et donc exprimés à des fins de paradoxe :

En tant que phrases génériques typifiantes *a priori*, les proverbes s'appuient sur une vérité de type général et nous postulons qu'ils peuvent soit focaliser sur la vérité générale, auquel cas ils font oublier l'existence éventuelle de contre-exemples, ce que nous appellerons le schéma doxal ; soit souligner la présence de cas s'éloignant de la règle, ce que nous appellerons le schéma paradoxal (Palma, 2007 ; 134).

24. Un proverbe du type *De tal palo tal astilla* est souvent convoqué à des fins typiquement doxales. La loi générale est une loi presque toujours réalisée. Ces proverbes apparaissent tant en « polarité positive » qu'en polarité négative » (*no hay mal que por bien no venga*). En revanche, le pro-

verbe « tout ce qui brille n'est pas or » est paradoxal, par rapport au stéréotype qui veut que quelque chose de brillant soit précieux.

25. La connivence est au fond dans l'accord accepté avec la *doxa* ou dans le paradoxe. Elle sous-entend alors un proverbe ou un stéréotype échonyme. L'énoncé suivant est doxal: *aunque lleve el hábito, no es monje*. En effet, il corrobore le proverbe: *El hábito no hace el monje*, ou « il ne faut pas se fier aux apparences ». En revanche, un énoncé paradoxal est appuyé par l'adverbe *parfois* ou *a veces*. Un énoncé paradoxal ira à l'encontre d'un stéréotype accepté : *esta rosa no tiene espinas*.
26. Le franchissement ou la transgression des proverbes est un procédé très en vogue que Silvia Palma a longuement décrit. Il est clair que tout proverbe détourné ou transgressé s'appuie sur un proverbe partagé et connu. Par définition, le locuteur et son allocutaire sont connivents par leur compétence, même s'ils peuvent ne pas l'être dans la situation pragmatique qui les réunit.

L'idiosyncrasie linguistique. Les expressions dites idiomatiques.

27. Chaque langue et chaque culture ont leur propre spécificité, qu'il importe de connaître. Le caractère idiosyncrasique des langues va jusqu'à se reconnaître dans l'une de leur désignation : une langue est souvent appelée un *idiome*. Le mot espagnol, *idioma*, est courant et l'on ne compte pas les *institutos de idiomas*. Le mot désigne étymologiquement les traits spécifiques « idiomatiques », « idiotiques » d'une langue. Plus sûrement sans doute les spécificités ou stéréotypes culturels qui ont pu l'envahir au cours de son histoire. Au fond, l'effondrement de la tour de Babel (dont tous les ouvriers parlaient une même langue, *Genèse*, 11) a entraîné l'érection d'une multitude d'« idiomes ».
28. L'idiome, c'est d'abord l'idiotisme, le caractère particulier qu'on trouve dans une langue. L'idiome désigne une langue en particulier, face aux autres langues apparentées. *Idio-* est un préfixe grec qui signifie 'particulier', 'spécifique'. L'espagnol a exploité le latin *PECUS* ('le troupeau') pour faire usage dans ce sens de l'adjectif *peculiar*.

29. Il est par conséquent intéressant d'étudier les spécificités d'une langue (l'espagnol), face aux autres langues romanes. Toutes les langues romanes dérivent du latin. Ce qui fait la spécificité de chacune (et a conduit à leur fragmentation), c'est le substrat sur lequel la langue s'est établie. Ce sont aussi et surtout toutes les circonstances et faits culturels qu'elle a connus, tout au long de son évolution. Au long de son histoire, la langue accompagne les individus et revêt bien des aspects de leur cultures. Le linguiste peut se donner pour objet d'étudier cet enrichissement réciproque.
30. Prenons deux exemples opposés (spécificité et généricité). De toutes les langues romanes, le castillan est la seule qui ait fait s'amuir le f- initial de ses mots : *hijo*, face à *filis*, *filho*, *figlio* (<FILIU), etc. C'est que le substrat cantabrique sur lequel le latin s'était établi ignorait le son labio-dental. Le basque ne connaît pas le son [f]. Le castillan qui en dérive n'a pas su reproduire cette articulation. C'est un idiotisme. Une spécificité. En revanche, toutes les langues romanes, très compénétrées des traditions germaniques ont exprimé l'amitié par le geste symbolique du partage du pain, d'où les mots *compañero*, *copain*, *compagnon*, *companheiro*, *compagno*. Cela semble un trait générique commun aux langues romanes.
31. L'hypothèse de travail consiste à étudier les gestes et attitudes de chaque culture, et de voir en quoi les langues les ont intégrés. Il n'y a pas de frontière marquée entre la langue et le geste qui tous deux signalent, désignent ou décrivent une situation. Celle-ci est signifiée par des mots, mais aussi par des gestes. Beaucoup des mots de la langue ont pour origine un mouvement du corps ou des yeux : « NUMEN », « connivence », « le bras droit » sont autant d'exemples. La pragmatique est une discipline de la linguistique qui étudie la signification d'un discours en situation. Pour reprendre les concepts d'Austin, la pragmatique décrit les actes de paroles (*illocutionary acts*) mais aussi le sens qu'acquiert une parole dans une situation (*perlocutionary acts*).

1/ LE GESTE ET SA SIGNIFICATION.

32. L'hypothèse est qu'un œil averti devrait pouvoir, dans la rue, reconnaître un Anglais, un Espagnol ou un Portugais, sans qu'il n'ait été perçu un mot sorti de leur bouche. Acquiescer de la tête, repousser d'une main, décompter avec l'aide de ses doigts, dire à un automobiliste qu'il a oublié d'éteindre ses veilleuses, manifester son plaisir en se frottant les mains,

signifier son agacement en montrant le haut de son crane (*¡hasta la coronilla!*, jusque là !) : voici des gestes très marqués culturellement et donc plus ou moins idiosyncrasiques. Un site japonais a répertorié les gestes (*kinésis*) d'un Espagnol, afin de les distinguer des gestes du Japonais désireux d'exprimer des concepts semblables.

2/ LE LANGAGE DU CORPS.

33. « Mon petit doigt me l'a dit... ». Ce n'est pas par hasard que le petit doigt est appelé l'auriculaire : il est là pour pénétrer dans mon oreille et pour me dire des secrets. D'autres cultures parlent plutôt d'un petit oiseau qui glisse un secret à l'oreille : une tradition des contes merveilleux était que les oiseaux étaient des magiciens, qui prévoyaient l'avenir et pouvaient en aviser les sages, ou bien les enfants. Selon les langues, on a donc emprunté deux voies différentes pour dire une vérité sans en dévoiler la source. L'expression française a ceci de fascinant qu'elle montre combien le locuteur peut, métonymiquement exprimer des concepts en désignant diverses parties du corps : l'oreille (ou l'auriculaire) pour le secret, la tonsure (*la coronilla*) pour l'impatience, la main pour le commandement, le clin d'œil pour la connivence. C'est justement de ce mouvement des yeux que procède le mot. Revenons au NUMEN. Avant de servir à l'identification des fonctionnaires français, le NUMEN est un mot latin qui désigne avant tout la volonté des dieux, signifiée par un mouvement de la tête. Autre forme de connivence. Le mot procède de NUO, NUERE, 'faire un signe de tête'. Les substantifs dérivés sont NUTUS (quatrième déclinaison) et NUMEN (Ernout-Meillet). Le geste est parfois plus signifiant que le mot. Un main levée signifie le commandement, dont la racine est précisément MANUS, comme dans *mandar* et dans bien d'autres mots ou expression comme *avoir la main*.

3/ STÉRÉOTYPE ET GÉNÉRICITÉ : LANGUE, PHRASÉOLOGIE ET FAIT CULTUREL.

34. Le dictionnaire répertorie les lexies simples. En cela, il est facile à un dictionnaire bilingue de traduire un mot dans une autre langue et de repérer les « faux amis » opposant ainsi deux « idiomes » : le mot français balcon suppose obligatoirement une construction en saillis, ce qui n'est pas le cas de l'espagnol *balcón* qui peut désigner toute grande fenêtre. En espagnol, *una ermita* désigne une petite église isolée, ce qui n'est pas le cas du mot

français *ermitage* qui désigne uniquement la résidence d'un ermite. Plus intéressante encore est l'étude des lexies complexes, de ce qu'on appelle aussi la phraséologie : les locutions sont souvent « idiomatiques » et s'appliquent souvent spécifiquement à une langue. Avec Jean-Claude Anscombe, nous dirons que ces locutions expriment des stéréotypes qui peuvent, de temps en temps, être communs à deux cultures : « les singes mangent des bananes » est un stéréotype spécifiquement français. « Être fort comme un Turc » en est un autre. L'espagnol dira plutôt *fuerte como un oso*. En Espagne, on attribue souvent un caractère un peu pataud au paysan, de mauvaises habitudes dont il peine à se défaire (*resabios*) : ce stéréotype est exprimé dans la phraséologie : *el pelo de la dehesa* ('le poil qui nous vient du pâturage', ce poil qui vient peut-être du contact avec les bêtes, les *cerdos*). On rit aussi de l'appel atavique vers le sauvage (*la cabra siempre tira al monte*, dit le proverbe). Ce goût pour la rusticité (qui amuse) est souvent revendiqué par les Espagnols (*¡soy de pueblo !*).

4/ STÉRÉOTYPE ET PARÉMIOLOGIE : LES PROVERBES ONT-ILS UNE NATIONALITÉ ?

35. Autant la phraséologie est idiomatique (il suffit d'ouvrir un dictionnaire espagnol et chercher à *pelo*, *leche*, *mano* pour s'en convaincre), autant le proverbe franchit les frontières et est facilement traduit, quand il n'existe pas dans une culture : *a buen entendedor*, *pocas palabras* et *a bon entendeur*, *salut*. *El hábito no hace al monje* et *l'habit ne fait pas le moine*. Cependant, certains proverbes sont plus idiomatiques en ce sens qu'ils se réfèrent à un trait spécifique de la société donnée : ainsi, on tuait traditionnellement le cochon en Espagne et au Portugal le 11 novembre, jour de la Saint Martin : *a cada cerdo le llega su san Martín*. On étudiera pareillement : *a moro viejo no aprendas algarabía*, ou bien *da Dios almendras al que no tiene muelas*.
36. Le proverbe *la cabra siempre tira al monte* doit pouvoir être traduit en français. Cependant, jamais on ne trouvera dans cette langue un équivalent au mot *monte*, calqué de l'arabe, qui désigne, non pas la montagne, mais un territoire inculte, non atteint par la main de l'homme et par la culture. En tout cas, je ne trouve pas de proverbe équivalent en français. Le dictionnaire Larousse propose *la caque sent toujours le hareng*. La *caque* est le baril où l'on gardait le hareng ('on se ressent toujours de son éducation'). Ce proverbe ne peut plus être employé en français car le sens

du mot *caque* n'est plus entendu. Or, à la différence d'une phrase figée, le proverbe récuse l'opacité des mots qui le composent : le locuteur ne cesse de moderniser la forme des proverbes en ce sens : quand le vautour n'a plus été utilisé en fauconnerie, le proverbe espagnol *más vale pájaro en mano que buitre volando* est devenu *más vale pájaro en mano que ciento volando*.

37. Bien que l'entreprise soit périlleuse, on peut s'interroger sur les mentalités des peuples à la lumière des proverbiens. Un pionnier en ce domaine fut Louis Combet. Dans sa recherche (Combet, 1971 ; 181-285), il étudia la société espagnole à travers le *Vocabulario de refranes* de Correas : la royauté, la noblesse et le clergé ; les autres groupes sociaux ; les couches laborieuses et productrices ; les minorités nationales, les déclassés ; les antagonismes sociaux ; la femme. L'étude de Combet permet en particulier de bien approcher la généralité du proverbe castillan. Philippe Ménard se propose de publier le manuscrit de Cambridge référencé en bibliographie. Ces proverbes, exprimés en anglo-normand (ou en « franco-anglais », comme dit Philippe Ménard (Ménard, 2009), ont été pour la plupart élaborés en France (« Ci commencent Proverbes de France ») et se sont adaptés au sol anglais. Certains proverbes ne disent rien des mentalités propres. Ils sont généraux et génériques. Ils sont fondés sur des stéréotypes de grande extension. D'autres sont obscurs. D'autres sont des hapax. En étudiant le reste du corpus, Philippe Ménard a relevé successivement : 1/ un esprit de prudence et de méfiance. Méfions-nous des promesses. Il faut aussi se garder des envieux. Comme dans l'étude de Combet, Philippe Ménard a relevé la présence fréquente des clercs, le mépris à l'égard du vilain : Vilain courroucé à demi enragé. Anti-féminisme : Femme aver ('cupide') trois fois cèle. Chambre vide fait folle dame (sur son caractère lubrique). Le peuple est également très présent. Enfin, le proverbier enferme une vision pessimiste du monde : homme mort n'a point d'ami. Qui a un compagnon a un maître. Quand Dieu donne farine, le diable tout ('enlève') le sac. Il peut donc être intéressant d'étudier les proverbiens espagnols et hispano-américains et en étudier la spécificité.
38. La connivence est en conclusion une façon efficace de comprendre les mécanismes de la langue et aussi d'analyser le secret des échanges et des dialogues. Bien comprise, elle est un outil du linguiste. Elle permet d'exploiter des concepts indispensables à une théorie de l'énonciation :

échonymie, polyphonie, stéréotypes...Une place a été faite dans cette réflexion à la question des proverbes dont l'utilisation peut révéler le consensus, le conflit ou la connivence, selon la situation pragmatique.

Bibliographie

ANSCOMBRE Jean-Claude, « Semántica y léxico : *topoï*, estereotipos y frases genéricas », *Revista Española de Lingüística*, n°25-2, 1996, 7-22.

AUSTIN John L., *Quand dire c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, Paris, 1970 (*How to do things with Words*, Oxford, Ed. Urmson, 1962)

COMBET Louis, *Recherche sur le Refranero castillan*, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

CORDE, *Cuerpo diacrónico del español*, www.rae.es.

DARBORD Bernard et DELAGE Agnès (dirs), *Le Partage du secret. Cultures du dévoilement et de l'occultation en Europe, du Moyen Age à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin/Recherches, 2013.

ERNOUT Alfred, MEILLET Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des Mots* (1932), 4^{ème} édition revue par Jacques André, Paris, Klincksieck, 1985.

GAFFIOT Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934.

HATZFELD Adolphe, DARMESTETER Arsène, *Dictionnaire Général de la Langue Française, depuis le commencement de la langue française jusqu'à nos jours*, (1871-1888), Paris, Delagrave, réimpression 1964.

LEEMAN Danielle, *Des topoï à la théorie des stéréotypes en passant par la polyphonie et l'argumentation dans la langue, Hommages à Jean-Claude Anscombe*, Chambéry, Université de Savoie, 2008.

MENARD Philippe, « Les mentalités médiévales d'après le recueil de proverbes de Cambridge (ms Corpus Christi 450) », *Tradition des proverbes et des exempla dans l'Occident médiéval*, édité par Hugo O.

Bizzarri et Martin Rohde, *Scrinium Friburgense*, 24, Berlin, New-York, Walter de Gruyter, 2009, 275-297.

NASCENTES Antenor, *Dicionário etimológico da Língua portuguesa*, Rio de Janeiro, 1932.

PALMA Silvia, *Les Eléments figés de la langue. Etude comparative français-espagnol*, Paris, L'Harmattan, 2007.

POTTIER Bernard, *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Louvain-Paris, Editions Peeters, 2000, p.116-123.

REY Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992.